

P. Defosse et A. Poissinger. *Chrestomathie latine pour la deuxième année de latin.*

Marie Delcourt

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Delcourt Marie. P. Defosse et A. Poissinger. *Chrestomathie latine pour la deuxième année de latin.* . In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 7, fasc. 3, 1928. pp. 1063-1065;

[http://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1928\\_num\\_7\\_3\\_6542\\_t1\\_1063\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1928_num_7_3_6542_t1_1063_0000_2)

---

Document généré le 29/06/2017

regret, et non un reproche : M. Juret, « afin de ne pas mêler deux ordres de recherches différents », a écarté « autant que possible le point de vue de l'évolution des faits pris depuis leur origine indo-européenne ; il ne veut établir que le système des faits syntaxiques depuis Plaute jusqu'à Tacite, et ne prend de l'évolution que les faits contenus dans ces limites. » Il semble pourtant que l'autre point de vue eût été plus fécond : n'est-il pas regrettable de voir l'auteur étudier successivement la juxtaposition, les « constructions intermédiaires entre la parataxe et l'hypotaxe » et la subordination sans établir un lien historique entre ces différents types d'expression ? Pourtant, dans beaucoup de cas, la subordination résulte de la juxtaposition : on peut rapprocher au moins les faits grecs, montrer que dans *cave facias*, le subjonctif était indépendant, faire voir comment la particule s'est introduite d'abord comme un mot autonome (*cave ne cadas* = prends garde, ne tombe pas), puis a été sentie comme une conjonction et est devenue un outil grammatical. C'est de la même manière que l'adverbe s'est transformé en préposition. Ailleurs, M. Juret étudie les aspects du verbe, mais il se contente de constater les faits latins. Son ouvrage n'est pas la syntaxe historique que le linguiste désirerait.

R. FOHALLE.

**P. Defosse et A. Poissinger.** *Chrestomathie latine pour la deuxième année de latin.* Bruxelles, Vanderlinden, 1927. 302 pp.

La Chrestomathie de MM. Defosse et Poissinger offre aux étudiants des textes à lire et des exercices à faire. Chaque leçon comprend des phrases de version et des phrases de thème en illustration à une règle de grammaire ; viennent ensuite un texte latin facile, emprunté à Phèdre, à Cornélius Népos, aux lettres de Cicéron, à Tite-Live, à Tibulle, un thème d'imitation sur ce texte, des questions en latin qui doivent servir de trame à une conversation entre le professeur et les élèves.

Inutile d'insister sur l'importance d'un tel travail. M. Defosse a composé des exercices grammaticaux si complets que l'élève qui les a parcourus n'est pas loin d'être un excellent latiniste. M. Poissinger a continué, en l'approfondissant, le travail de son collaborateur défunt. Il a choisi de jolis textes qui donneront une première teinte de culture antique ; et les thèmes d'imitation ne sont ni trop faciles, ni trop difficiles.

Si les professeurs arrivent à utiliser les interrogations de M. Poissinger, ils amèneront les élèves à causer, en latin, sur le

sujet qui vient d'être lu : résultat qui n'est point médiocre. Il y a moyen d'y parvenir quand l'exercice porte sur une narration. Lorsqu'il s'agit d'idées et d'opinions, j'ai peur qu'une question commençant par *num* ou *nonne* ne soit trop facile (l'élève a vite compris qu'on se tire d'affaire à peu de frais par un *non* ou un *oui*), et qu'une formule comme : « *quid arbitramini, amici mei, de tali dicto?* » ne demande à des bambins de treize ans un effort de pensée et un effort de langue qu'ils auront peine à fournir.

On regrette que MM. Defosse et Poissinger n'aient pas donné un mot de renseignement sur les œuvres et sur les auteurs auxquels ils empruntent la matière de leur chrestomathie. Croient-ils que des enfants apprendraient sans intérêt que Tibulle, avant de louer si joliment la paix, a été un excellent soldat ? Les maîtres s'étonnent parfois que les ouvrages des anciens, qui nous intéressent, n'intéressent pas les enfants. C'est que nous savons quantité de choses que les enfants ne savent pas ; par contraste ou par similitude, un mot éveille en nous des souvenirs alors qu'il n'a, dans la tête des enfants, ni échos, ni harmoniques. Le seul moyen que les enfants s'intéressent aux anciens, c'est de leur montrer que les anciens sont des hommes qui ont vécu parmi les mêmes problèmes que nous.

MM. Defosse et Poissinger donnent, après chaque texte, les formes des verbes employés. Cela nous paraît tout à fait superflu. D'abord, parce que les formes figurent au lexique, ensuite parce que les temps primitifs sont ce que les écoliers apprennent le plus vite et le plus facilement. En revanche, les résumés grammaticaux sont insuffisants. Il faudrait donner chaque fois l'énoncé de la règle et non pas seulement le titre de celle-ci. Lorsque l'élève, qui reprend son livre pour préparer un examen, se trouve devant des indications comme celles-ci : « Ablatif avec *abuti* — Verbe au pluriel avec *uterque* — Proposition conditionnelle à l'indicatif », il n'y comprend plus rien, même si chaque libellé est suivi d'un exemple, même si, au moment de la leçon, la chose lui a paru tout à fait claire. Ce cas qu'on lui soumet, est-ce la règle générale ? est-ce une exception ? Si c'est la règle, à quoi se rattache-t-elle ? La chrestomathie de Delbœuf et Iserentant donne pour la 7<sup>e</sup>, au fur et à mesure des exercices, un enseignement grammatical sommaire, mais excellent. Le *Delboeuf* pour la 6<sup>e</sup> latine ne vaut pas le 1<sup>er</sup> volume, et MM. Defosse et Poissinger ont eu mille fois raison de faire porter leur effort sur la deuxième année de latin. Dans une seconde édition, on souhaite que M. Poissinger mette dans le texte, comme Delbœuf l'a fait, une grammaire, succincte, mais explicite. Sinon, les règles figureront au crayon

dans les marges, ou dans ces tombeaux malpropres que sont les cahiers des élèves.

MARIE DELCOURT.

*Pervigilium Veneris. Text en vertaling met inleiding en commentaar voorgezien door Dr. C. Brakman.* Leyde, Brill, 1928. 84 pp. in-8°.

C'est une tâche ardue que d'éditer et d'expliquer le *Pervigilium Veneris*. Le texte, qui ne nous a été transmis que par deux manuscrits fautifs, est, en maint endroit, brouillé, altéré, intelligible. Le style du poète est parfois contourné et obscur. Enfin, ce qui ajoute à notre embarras, nous ignorons l'auteur et la date de l'ouvrage.

M. Brakman, le savant latiniste hollandais, ne s'est pas laissé rebuter par ces difficultés. Il s'est appliqué à nous donner un texte aussi satisfaisant que possible, et il y a joint une traduction et un ample commentaire.

Pour ce qui regarde la critique, il a judicieusement utilisé les travaux de ses devanciers. Dans trois passages où la leçon des manuscrits est inacceptable, il a eu recours à des conjectures personnelles (v. 11 : *maris tumoribus* ; v. 21 : *uventi* ; v. 74 : *Iliae gentem*). Il y en a deux (*maris tumoribus* et *Iliae gentem*) qu'on trouvera bien hardies, mais que faire dans des cas désespérés ? Au v. 90, M. B. adopte la correction de Rivinus : *Quando fiam UTI* (mss. : *ut*) *chelidon, ut tacere desinam* ? Je serais tenté d'écrire : *Quando fiam VEL chelidon, etc.* A défaut du chant mélodieux du rossignol (*Terei puella = Philomela*), le poète se contenterait (*vel = « ne fût-ce que... »*) du simple gazouillis de l'hirondelle (*chelidon = Procne*). *Vel* (écrit par abréviation) est souvent confondu avec *ut* dans les manuscrits.

La traduction, pour autant que j'en puisse juger, serre l'original de près et ne néglige aucune nuance.

Dans son commentaire, M. B. se montre non seulement latiniste érudit, mais encore homme de goût : il analyse finement les procédés littéraires et fait ressortir les qualités musicales du gracieux poème.

Les philologues, surtout les philologues modernes, ont la manie de vouloir identifier les auteurs de pièces anonymes avec des personnages connus, et cela sur les indices les plus légers, les moins probants. C'est ainsi qu'on a attribué le P. V. tour à tour à Apulée, à Annius Florus, à Sidoine Apollinaire, à Tiberianus. M. B. fait justice, avec beaucoup de bon sens, de ces hypothèses hasardeuses. Il se contente de rechercher dans quel milieu et à quelle époque le poème a pu être composé. D'après